

L'Après-midi d'un faune, de Jung Young-moon

« *목신의 어떤 오후* » [The Most Ambiguous Sunday and other stories], *traduit du coréen en anglais par Krysl*

Lee et l'auteur lui-même ; traduit de l'anglais par Justine Gossart et relu par Jean Bellemin-Noël.

Nous étions au bord d'un lac par un paisible après-midi un jour de semaine. Les branches des frênes pendaient au-dessus de l'eau, certaines d'entre elles en touchaient la surface et les feuilles des arbres touffus arrachées par le vent dérivait çà et là. Bien que pure et calme, l'eau du lac était trop froide pour qu'on s'y baigne. Et bien qu'il y ait des nuages à l'ouest, dans l'ensemble le ciel était dégagé.

De l'autre côté du lac, il y avait une forêt. Ce n'était pas le genre de forêt qui vous interdit farouchement d'y pénétrer, ou qui a l'air d'emprisonner les gens en son sein, ou ces sortes de forêts où tout semble être emmêlé. Dans celle-ci, il y avait une petite colline faite de rochers qui semblaient avoir été jetés là par la fantaisie d'un géant, et au sommet de cette colline se reposait un gros rocher qui ressemblait à une tortue. De là où nous étions assis il ne ressemblait guère à un animal, mais, vu du côté opposé au nôtre, si l'on songeait à son nom de Rocher-Tortue, il commençait à y ressembler. Quoi qu'il en soit, ce rocher était composé de deux blocs de tailles différentes, qui semblaient former la tête et le corps d'une tortue. Comme beaucoup de rochers dotés d'un nom, et bien qu'il n'y eût aucun moyen de le savoir, celui-ci ne tirait sans doute pas le sien uniquement de sa vague ressemblance avec une tortue, mais aussi probablement d'une légende.

Lui était assis bien droit, une pipe entre les dents, elle était adossée contre le rocher dans une position à demi couchée et moi, j'étais allongé sur une natte. Nous étions sur une rive herbeuse au bord du lac, incarnant à notre manière les personnages d'un tableau représentant un paysage. Près de nous, une bouteille de vin débouchée, un verre plein, et des choses à manger, comme des fruits. Il se tenait bien droit parce qu'il portait un chapeau de paille blanc, qu'il ne retirait que rarement une fois sorti de la maison. Un petit oiseau noir, faisant penser à la linotte verte, décorait le rebord de ce chapeau unique en son genre et lui donnait un petit air insolent ; mais comme au fil du temps ses ailes avaient perdu des plumes, il n'avait plus guère l'allure d'un oiseau et cela adoucissait l'impression générale. En fait, il était très bronzé, et n'avait vraiment pas besoin de protéger du soleil son visage déjà si brun qu'il semblait ne pas pouvoir bronzer davantage : un peu plus de soleil n'aurait fait aucune différence. De plus, les rayons du soleil d'automne, loin d'être brûlants, étaient tout juste suffisants pour vous caresser agréablement le visage. Pourtant, même à cette période de l'année, il gardait son visage dans l'ombre.

Quelque chose qu'il venait juste de dire nous a fait rire un bref instant. Il nous a raconté ensuite que quand il était jeune, un jour qu'il se trouvait près d'une rivière, il avait eu le choc de voir son père emporté par la rivière en crue. La rivière n'était pas très large et il avait pu voir distinctement le visage de son père qui semblait tourné vers lui en même temps qu'il était emporté par les rapides ; il avait une

expression à la fois radieuse et légèrement hébétée, la même que celle qu'il prenait quand il faisait quelque chose dont il était fier ; on aurait même pu dire qu'il souriait. Lui-même avait eu presque l'impression qu'il lui faisait signe, et, sans réfléchir, il lui avait répondu par un signe de la main comme s'il saluait quelqu'un. Il a dit que ç'avait été une vision à la fois étrange et agréable. Finalement, au lieu de disparaître dans les rapides, son père avait encore surpris tout le monde en rentrant à la maison cette nuit-là avec un bâton au bout duquel un poisson était accroché par les branchies. Du coup, sa famille avait eu du poisson au dîner. Peut-être que son père n'avait pas été emporté par les rapides, mais que pour une raison quelconque il avait sauté dans le courant. Lui a dit que si ça ne s'était pas passé comme ça, son père n'aurait pas été en mesure de saluer calmement là, au milieu, sans avoir l'air sonné.

« C'est bien possible que mon père ait sauté dans les rapides, a-t-il dit. Il souriait en nous regardant.

– Il doit y avoir des gens qui ressentent la tentation de sauter dans les rapides, mais au pied du mur, bien peu passent à l'acte, ai-je dit.

– Mais il y a tout de même des gens qui s'y jettent, a-t-il repris. Sans aucun doute, il y a dans les rapides quelque chose qui incite les gens à s'y jeter.

– Je crois que c'est vrai, a-t-elle dit.

– Quoi qu'il en soit, il avait peut-être l'air triste pendant qu'il était emporté, mais ça m'a étrangement excité », a-t-il ajouté. Il a dit ça comme si c'était la conclusion à laquelle il voulait arriver.

C'est peut-être parce qu'un pêcheur venait d'arriver à quelque distance de nous qu'il a raconté cette histoire. Après avoir relevé un filet qu'il avait installé plus tôt, le pêcheur nous a fait un signe de la main avant de repartir. Nous l'avons salué en retour. D'innombrables poissons argentés ont semblé nous saluer eux aussi.

Il nous a raconté ensuite une autre histoire de son enfance. Il avait grandi à la campagne et avait beaucoup d'histoires d'enfance, comme si la sienne avait été quelque peu exceptionnelle : « Le jour est enfin venu où le cirque a débarqué pour donner une représentation. À la fin du spectacle, sous un énorme chapiteau, j'ai vu mon père en sang, étendu par terre : il avait eu des mots et s'était battu avec quelqu'un. On aurait dit qu'ils venaient de jouer le dernier tour de piste. J'ai regardé cette scène avec le reste de la foule, et je me suis senti étrangement excité. »

Cette histoire-là, il nous l'avait déjà racontée, mais nous avons souri de nouveau en l'écoutant. « Le dernier numéro officiel, les éléphants acrobates, a dû être interrompu, et les éléphants se sont eux aussi momentanément arrêtés pour assister aux acrobaties des hommes. Ceux-ci ont finalement été traînés dehors. En rentrant à la maison cette nuit-là avec mon père couvert de poussière, j'ai ressenti sa présence comme quelque chose de colossal. J'ai fait taire un sentiment d'orgueil en chantant dans ma tête tout le long du chemin une chanson dont je ne me souviens plus »

A l'entendre, son père était un homme digne. Quand il le rencontrait pendant une promenade, il recevait le salut de son fils avec courtoisie, sans un mot, puis continuait son chemin comme s'il venait de croiser un parfait inconnu. « Parfois, a-t-il ajouté, après que nous nous soyons croisés, il se retournait

comme s'il avait oublié qui j'étais, et, comme s'il s'en souvenait tout d'un coup, il me regardait et m'adressait un signe de tête, que je lui rendais. »

Son père était quelqu'un qu'il avait du mal à comprendre. Il fut un temps où, afin de mieux le comprendre et par simple curiosité, il avait fait quelques recherches sur les zones d'ombres de son passé. Il circulait dans leur famille une rumeur selon laquelle il avait été un militant pour l'indépendance sous l'occupation japonaise¹. Il n'y avait aucune preuve pour l'attester. Il avait fait des recherches, mais n'avait pas pu vérifier la rumeur, et tout ce qu'il avait pu prouver, c'est qu'il y avait eu une rumeur qui ne pouvait pas être vérifiée. Il en avait finalement conclu que pendant cette période troublée de l'histoire, son père était parti pour des frontières reculées non pas en tant que militant pour l'indépendance, mais simplement comme une sorte de bandit de grand chemin à cheval, ou quelque chose de ce genre. C'était une conclusion qu'il n'avait pas vraiment établie et qu'il n'avait pas pu confirmer. « Je trouve plus romantique d'être un bandit à cheval qu'un militant pour l'indépendance. Ça convient mieux à mon père », a-t-il précisé, nous regardant comme s'il attendait un signe d'approbation. Nous l'avons regardé sans un mot. « Et puis, peu importe ce qu'il a fait, c'est sûr qu'il n'a pas joué un rôle important. Ce qu'il faisait n'avait aucune importance, incontestablement il n'a jamais rien fait de très important, c'est tout ce qui compte à propos de mon père. »

Il s'est alors retourné face au lac, sans rien dire pendant un moment. Peut-être pensait-il à son père, mort noyé dans une rivière quelques années plus tôt ? En tout cas, qu'il ait été emporté ou ait nagé dans une rivière en crue, qu'il ait été un militant pour l'indépendance ou un bandit à cheval, son père avait été retrouvé noyé dans une rivière plusieurs années auparavant. Quand il parlait de lui, il évoquait ces deux souvenirs comme si, d'une certaine manière, ils s'éclairaient l'un l'autre.

Nous avons parlé un moment encore de notre enfance. Elle, elle avait l'air d'avoir peu d'histoires à raconter sur la sienne. Moi, je me suis soudain revu jeune, en train de regarder dans une étable un veau qui venait de naître, lorsque l'animal s'est approché et m'a repoussé de la tête : l'air chaud de ses naseaux m'a caressé le visage. Le souvenir de cette étrange sensation, surgie sans un réel contact physique, était aussi vivace que le souvenir d'une brûlure. Chaque fois que je repense à mon enfance, ce souvenir me revient sans préavis.

La raison de notre sortie cet après-midi-là n'était pas claire. Près de la maison où nous vivions se trouvait un petit bosquet d'arbres qui vous donnait l'impression d'être en forêt : nous aurions très bien pu y aller comme c'était notre habitude. Mais peut-être que nous avions besoin d'aller vers un ailleurs qui nécessitait des heures de voiture pour être atteint, un endroit qui nous aurait donné l'impression d'avoir fait plus de chemin. Peut-être avions-nous senti aussi, elle et moi, que nous devions faire un court voyage avec lui, tous ensemble, avant qu'il ne soit trop tard. En effet, sa santé s'était dégradée rapidement ces derniers temps, et il était possible que dans un avenir proche il ne soit plus capable de prendre la route. Quelque temps auparavant, la douleur l'avait frappé subitement tard dans

¹ La colonisation japonaise en Corée a duré officiellement 35 ans (1910-1945). *NB : Toutes les notes sont des traducteurs.*

la nuit et il avait eu besoin d'aller aux urgences. Mais, aussi incroyable que cela puisse paraître, ce jour-là il était seul à la maison, et ne savait pas s'il devait être emmené à l'hôpital le plus proche en ambulance ou s'il devait y aller tant bien que mal sur ses deux jambes — il sentait que ces deux options étaient extrêmement différentes, et qu'il devait réfléchir avant de trancher —, alors il était resté éveillé toute la nuit à se demander ce qui serait le plus glorieux à ses yeux, mais heureusement, pendant ce laps de temps il s'était rétabli.

Voilà pourquoi nous voulions que cette journée soit aussi langoureuse, changeante et interminable qu'une vie entière. Alors nous avons décidé de faire ce pique-nique. Mais nous nous sommes mis en route tard, et lorsque sommes arrivés au lac, l'après-midi était déjà bien avancé. Tout le long du chemin, nous avons été plutôt agités et impatients, mais à l'instant où nous sommes arrivés et après avoir fait face aux eaux tranquilles un moment, nous avons commencé à nous sentir moroses et désœuvrés.

Notre ami, qui avait comme son père sa part d'ombre, se considérait comme un autodidacte, même s'il n'aurait jamais employé ce terme. Il y avait bien en lui quelque chose d'un autodidacte, mais ça n'allait pas très loin. Il persistait toutefois à creuser quantité de sujets obscurs. Une fois, il s'était lancé dans l'étude des ailes et des yeux de certaines espèces de volatiles et de poissons, et avait même lu nombre de livres sur le sujet. Mais son intérêt ne restait jamais fixé très longtemps et bientôt il commençait à s'intéresser à un autre sujet. Il n'y avait pas à s'étonner que par exemple les méduses et les lichens, qui n'avaient rien signifié pour lui jusque-là, se mettent soudain à occuper une large place dans sa vie et en viennent à dominer ses pensées dès qu'il commençait à les étudier. En tant qu'autodidacte, ses études manquaient de profondeur et il n'ouvrait jamais de nouvelles perspectives dans le domaine étudié. C'était comme si l'autodidacte devait rester en deçà d'un certain seuil de connaissances, à la différence du chercheur professionnel. Son intérêt se bornait à un niveau juste suffisant pour satisfaire les caprices de sa curiosité. Il avait étudié *Le Livre des Changements*² peu de temps avant que sa santé ne se détériore, et à présent il avait perdu ce qu'il y avait eu en lui d'un autodidacte.

Depuis peu, sa mémoire connaissait des défaillances : il oubliait qui il était, et même ce qu'il avait l'habitude de faire. Quelque temps avant, alors qu'il participait à un voyage organisé sur une île au large de la côte sud, il s'était évanoui et on avait dû l'emmener aux urgences — il n'arrivait pas à savoir s'il aurait été plus agréable d'y être conduit en ambulance ou de s'y rendre à pied tant bien que mal. Il avait pu rentrer à la maison quelques jours plus tard. Mais il n'avait absolument aucun souvenir des raisons de ce voyage organisé.

² Le *Yi Jing* est un manuel chinois utilisé pour les divinations. Son élaboration date du premier millénaire avant l'ère chrétienne (1027-256 av. J.C.). On le consulte à travers les trigrammes et les hexagrammes que l'on tire trait par trait. Les huit trigrammes, ou figures de divination, sont à la base de ce livre : le ciel (☰), la terre (☷), le tonnerre (☳), le vent et le bois (☴), le feu (☲), l'eau (☵), la montagne (☶) et le marais (☱). On retrouve quatre trigrammes sur le drapeau de Corée du Sud : le ciel, le feu, l'eau et la terre.

Déjà avant cet épisode, il avait fait de temps en temps des choses surprenantes. Un soir, timidement, il nous était apparu tenant à la main une poignée de feuilles de laitue qu'il avait cueillies. Il la tenait à deux mains³ comme s'il s'était agi d'un bouquet de fleurs. Il croyait sincèrement que la laitue qu'il avait subtilisée discrètement dans un jardin voisin était un bouquet de fleurs. Quand elle avait déposé le cœur de laitue dans un panier, il lui avait demandé : « Pourquoi ne le mets-tu pas dans un vase ? » et quand elle avait répondu : « Ce ne sont pas des fleurs, c'est de la laitue », il avait regardé la laitue bizarrement.

Plus tard, alors que nous étions en train de manger, il avait regardé la laitue qu'elle avait servie et avait demandé depuis quand nous mangions des fleurs. Après avoir mangé une feuille, il avait déclaré que cette fleur avait vaguement un goût de laitue : il croyait sincèrement que les feuilles de laitue étaient des pétales de fleurs. Plus tard, il avait déraciné des légumes tels que des oignons verts et des tomates dans les jardins des alentours, comme s'il s'était senti obligé de le faire. Mais il n'expliquait jamais son comportement. J'avais la vague intuition qu'il tirait un plaisir certain à simplement déraciner des plantes, des rhizomes, etc. C'était au moins un soulagement qu'il n'essaie plus désormais de grignoter les fleurs brodées sur les couvre-lits ou de les arracher toute la nuit durant.

Là-dessus, un homme est apparu sur le Rocher-Tortue et a crié un nom. Cependant, ce n'était pas nous qu'il appelait, il ne semblait même pas nous avoir remarqués. Il a regardé un court moment autour de lui, puis est descendu du rocher et a disparu dans la forêt. Un peu plus tard, une pie avec trois ou quatre vers de terre dans le bec s'est posée près de nous, puis s'est mise à marcher vers la forêt. A croire que trois ou quatre vers ne lui suffisaient pas et qu'il lui en fallait davantage. Les vers se tortillaient et remuaient lentement dans tous les sens leurs longs corps filiformes. Après que la pie ait disparu, plus rien d'autre n'est apparu. Aucun animal sauvage n'est sorti de la forêt pour venir boire au lac. Il semblait que les animaux n'y venaient que la nuit, comme s'ils croyaient ne pouvoir boire que la nuit. Il n'y avait pas non plus de tortues serpentine⁴, comme si elles avaient délaissé le lac pour la forêt. Une image d'oiseaux migrateurs marchant durant l'hiver sur le lac gelé m'est venue à l'esprit alors que je regardais le lac désolé. J'ai pensé que si les oiseaux avaient un long cou et de longues jambes, ce serait encore plus commode pour eux ; avant de s'envoler et de partir, les oiseaux auraient pu se reposer un moment et même attraper des poissons à travers des trous dans la glace. Il m'a semblé que les empreintes laissées par leurs pattes sur le lac enneigé auraient pu prendre une forme spécifique vues de loin, et qu'elles auraient ainsi pu signaler l'approche de l'hiver. Je me suis surpris alors à attendre moi-même l'hiver.

Nous étions assis sans parler depuis un moment. La bouteille de vin était maintenant à moitié vide. Je regardais l'ombre des branches du frêne chanceler légèrement à la surface l'eau. Je m'ennuyais. Je pensais confusément que le sentiment d'ennui est exacerbé dans la nature et qu'il en est une des

³ En Corée, quand on offre quelque chose à quelqu'un, on le présente toujours en le tenant des deux mains.

⁴ La tortue serpentine — *Chelhydra serpentina*, dite aussi « Tortue Hargneuse » — est un reptile aquatique qui passe le plus clair de son temps sous la surface d'une mare, d'un lac ou d'un cours d'eau ; elle vit cachée et peut mordre féroce­ment si on la dérange.

caractéristiques principales et du coup on le ressent quand on communique avec elle ; j'avais la vague pensée que l'ennui de la nature est différent de l'ennui de la ville, des rues ou des foyers parce que de tous ces divers types d'ennui, c'est celui de la nature qui vous procure le sentiment le plus intense et le plus pénétrant. Après cette divagation, tout le reste m'a paru également vague, et alors que je regardais vaguement autour de moi, quelque chose a attiré mon regard. J'ai vu quelques oiseaux posés sur un rocher voisin. Ils étaient noirs et ressemblaient à des corbeaux. Ils se sont bientôt approchés de nous et il s'est avéré que c'étaient bien des corbeaux. Ils ont laissé alors échapper quelques croassements précisant ainsi ce qu'ils étaient. *Vous n'aviez pas besoin d'aller jusque-là*, ai-je pensé. *Est-ce que nous, les humains, nous avons besoin de confirmer d'une manière ou d'une autre que nous sommes bien des humains ? Nous n'avons pas besoin d'aller jusque-là !* Ils allaient et venaient sur leurs pattes, comme à la recherche de quelque chose à manger, puis ils ont fini par s'envoler en direction de la forêt, comme s'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils étaient venus chercher. On a bientôt entendu les cris de corbeaux et d'autres oiseaux s'élever des profondeurs de la forêt. Les cris émanant de la forêt donnaient l'impression que les oiseaux l'occupaient, mais, de nouveau, j'ai eu la vague idée qu'elle n'était pas à eux. J'ai essayé de penser à des choses plus sombres encore. J'étais peut-être dans cet état d'esprit à cause des contours exagérément nets du lac et du ciel, et à cause des teintes de la forêt qui me semblaient pesantes, écrasantes. On aurait dit qu'un chien aboyait quelque part, mais je ne pouvais pas en être certain. J'entendais des cris d'oiseaux montant de la forêt en même temps que d'autres sons variés.

Elle a dit : « Ça me fait penser à la musique qui s'échappe de la salle de répétition de la troupe de l'opéra ».

Une troupe d'opéra assez célèbre était installée dans la maison à côté de la nôtre, et pendant la sieste nous étions souvent réveillés par les vocalises d'un ténor ou d'un soprano en pleine répétition. Le son était très proche et en général assez perçant, de sorte que parfois, alors que j'étais sur mon lit, mes oreilles étaient attirées par cette musique, et je finissais par entrer en rage contre la musique et contre des choses sans rapport avec elle, si bien que je finissais par me lever, un peu épuisé d'avoir réfréné ma rage. Par moments, c'était supportable, et à de rares occasions, tout semblait lointain si bien que j'écoutais la musique, alangui, apaisé ; parfois même (j'aimais ces instants-là), le son me paraissait extravagant et j'étais alors entraîné dans un monde imaginaire extravagant : c'était bon d'être pour un temps transporté ailleurs. Une fois, dans cet espace imaginaire extravagant, j'ai ouvert une porte à la forme étrange qui donnait sur un grand trou dans lequel étaient empilés d'innombrables poulets morts, tandis que des petits cochons roses défilaient lentement autour du trou comme s'ils étaient en train de rêver. Une autre fois, j'ai vu d'innombrables oiseaux en feu voler dans le ciel. Et quelquefois, quand j'écoutais les chants, c'était comme si l'acte de chanter lui-même et toutes les chansons qui existaient dans le monde étaient extrêmement étranges. En de rares occasions, la musique exerçait sur moi un certain pouvoir, mais la plupart du temps, je la trouvais tout à fait ennuyeuse et presque insupportable. J'en étais arrivé au point de ne plus pouvoir la tolérer qu'en de rares moments. Elle, même si elle savait jouer du piano, ne pouvait supporter que peu de musiques, et estimait qu'il y avait quelque chose

d'excessif dans la foi absolue des gens envers la musique et sa prétendue capacité à toucher l'âme. Elle croyait que, comme pour la religion, il y avait bien trop de superstitions autour de la musique. Nous partagions tous deux une certaine hostilité envers elle. Au lieu de la musique, moi je préférais en général les sons qu'elle produisait quand elle s'affairait dans la cuisine, après avoir fini de jouer quelques chansons ou quelques notes au piano et après avoir refermé avec fracas le couvercle de l'instrument. Les sons et bruits aléatoires sont souvent bien plus merveilleux que la musique elle-même, et ce qui m'attire plutôt, c'est le son de la pendule du grand-père dans le salon, le tintement de la cloche du temple voisin qui se mêle à d'autres sons et le bruit que font les oiseaux ou les insectes : toutes ces choses qui brouillent la frontière entre son et musique.

Après avoir versé du vin dans nos verres vides et avoir bu un peu, nous avons regardé les montagnes autour du lac. Juste à ce moment-là, de la fumée s'est élevée d'une montagne lointaine, comme une sorte de signal ; elle s'épaississait et montait de plus en plus haut, comme s'il y avait un feu de forêt. La fumée n'aurait pas pu monter si haut si ça n'avait pas été un feu de forêt. Elle devenait plus dense et se propageait.

« On dirait un feu de forêt, a-t-elle dit.

– Ça y ressemble, ai-je dit.

– Un feu de forêt ? » a-t-il demandé.

Sa vue était faible, et il semblait ne pas arriver à voir la fumée. Comme si cela le rendait extrêmement mécontent, il a regardé dans la direction qu'elle lui indiquait. Mais comme s'il n'arrivait toujours pas à voir le feu malgré tous ses efforts, il a déclaré : « C'est naturel que les feux naissent dans les montagnes ». Puis, comme pour suggérer qu'il n'y avait aucune nécessité pour que la fumée provienne seulement des feux de forêt, il a allumé sa pipe et un nuage de fumée s'en est échappé. « On dirait qu'il y a un incendie dans la montagne », a-t-il dit en regardant le paysage à travers la fumée de sa pipe.

A ce moment-là un bateau a surgi à toute allure, provoquant des vagues et de l'écume jusqu'au moment où il s'est soudainement immobilisé au milieu du lac, comme si son moteur s'était arrêté. Je pouvais voir combien de personnes il y avait à bord, mais le bateau était trop loin pour dire ce qu'elles étaient en train de faire. On aurait dit qu'elles lançaient quelque chose dans l'eau, puis l'en retiraient. Peu après, le bateau s'est remis en route et a disparu vers le rivage opposé. C'était comme si le bateau était apparu et avait disparu sans raison particulière. Nous avons regardé la fumée s'élever des montagnes au loin et le lac redevenu tranquille. Les cris des oiseaux venaient de la forêt derrière nous, mais devant nous, le lac était tout à fait silencieux. Le monde du bruit et le monde du silence nous cernaient intensément — non, en vérité le monde du silence était légèrement dominant, et le monde du bruit semblait être intimidé par lui. Comme pour essayer de donner encore un peu plus de force au monde du silence, nous sommes restés sans parler pendant un moment.

Il a repris la parole en demandant s'il nous avait raconté cette histoire avant, et, bien sûr nous l'avions déjà entendue. Une fois, dans un village à l'étranger, il s'était retrouvé dans l'allée d'une

résidence où il n’y avait aucun bruit. Il ne pouvait pas se souvenir pourquoi il avait échoué à cet endroit. C’était le plein été et les rues étaient complètement vides, mais pleines de taches de lumière et d’ombre fortement contrastées. Il y avait eu soudain un bruit, d’abord faible mais qui était devenu plus fort et qui avait brisé ce silence impressionnant : une grosse moto avait tourné le coin de la rue, avait zigzagué quelques secondes sur cette chaussée déserte, puis avait disparu à l’autre bout. Le vacarme s’était évanoui peu à peu et le silence avait enfin repris possession des rues. Quant à lui, comme s’il avait été déstabilisé par quelque chose, il avait été incapable de bouger. : « Evidemment, le nouveau silence et le silence-d’avant-l’apparition-de-la-moto étaient identiques, et pourtant je crois que tous les deux avaient des aspects très différents : j’avais l’impression que le bruit de la moto m’avait pénétré, et dans le silence qui a suivi, je me suis senti comme si je n’existais plus », a-t-il dit. Si le contraste spectaculaire de la lumière et de l’ombre avait été la toile du fond du moment qu’il décrivait, le silence momentanément brisé puis retrouvé aurait pu en constituer une variation particulière.

Je me suis souvenu de cette photo chez lui qu’il avait prise il y a longtemps, alors qu’il voyageait à l’étranger (il voyageait beaucoup, et une fois, il s’était fait mordre par de nombreuses bestioles semblables à des sangsues, au moins une bonne dizaine qui, selon lui, n’avaient pas l’air d’être de la même espèce que celles qui pullulent dans les marais pleins de fenouil d’eau⁵). La photo avait été prise en été ; l’endroit baignait dans l’intense lumière de midi, et, à l’arrière-plan un cheval blanc se détachait sur le mur blanc. Ce cheval, sans rênes ni selle, se tenait là comme s’il attendait d’être pris en photo. Il n’avait pas l’air très naturel, comme si, conscient de la présence de l’objectif, il avait pris la pose. Ce cheval paraissait plein de résolutions, mais on aurait dit en même temps que, faisant face à de grandes difficultés, il ne se sentait plus maître de son destin. Sa pose pouvait être interprétée de différentes manières selon le point de vue de l’observateur : il semblait à la fois surgi du décor blanc, et capable de pouvoir y disparaître. Pour ma part, j’imaginai volontiers qu’en fin de compte il se fondrait dans le décor blanc.

Deux oiseaux nous ont survolés, se sont perchés sur une branche près de nous, ont poussé quelques cris, puis se sont envolés en direction de la forêt. Tout à coup, elle s’est mise tranquillement à fredonner le *Prélude à l’après-midi d’un faune* de Debussy, puis à réciter le poème « Brise Marine⁶ » :

[...] Je sens que les oiseaux sont ivres
D’être parmi l’écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe.

Après, d’une voix enjouée, elle nous a raconté une histoire que nous avions déjà entendue. C’était arrivé quand elle était jeune. Une après-midi, complètement nue, elle faisait l’amour avec un garçon dans une maison déserte quand le père du garçon avait soudain ouvert la porte et les avait surpris tous les deux enchevêtrés. Le sexe dressé du garçon était en elle, et, comme ils étaient tous les deux

⁵ *Enanthe aquatica*, plante vivace que l’on trouve généralement autour des mares et des étangs.

⁶ Poème de Stéphane Mallarmé (1865). Ce qui est omis du poème et en forme le début, beaucoup de lecteurs s’en souviendront : « *La chair est triste, hélas ! et j’ai lu tous les livres. | Fuir ! là-bas fuir ! Je sens [...]* »

choqués, il n'était pas parvenu pas à s'extraire d'elle. La scène avait pris fin quand le père du garçon l'avait attrapé pour les séparer de force et l'avait roué de coups. Leur premier acte d'amour avait ainsi été interrompu de façon absurde. Ce garçon n'était autre que notre ami, et son cousin à elle.

« Rien ne l'obligeait à nous séparer aussi sauvagement, a-t-il dit, comme il l'avait déjà dit auparavant. Il aurait pu attendre un peu, que nous ayons fini ce que nous étions en train de faire.

– Après ça, nous avons dû nous cacher et aller faire l'amour dans la forêt, a-t-elle précisé.

– C'est peut-être pour ça que je me sens si bien en forêt ! », a-t-il conclu.

Immédiatement, j'ai eu envie de faire l'amour avec elle dans la forêt. Peut-être était-ce à cause du poème « Brise Marine » qu'elle avait récité ou de l'histoire d'amour qu'elle venait de raconter à nouveau, ou c'était peut-être parce que je m'ennuyais, ou encore à cause des croassements continuels des deux oiseaux au-dessus de la forêt voisine, à moins que ce ne soit à cause de l'aspect chaotique et troublant de la forêt joint à l'idée pleine de sensualité de passer une après-midi en forêt ? Je m'imaginai en train de faire l'amour dans la forêt. Nous aurions pu nous appuyer à un arbre dans une position peu confortable et, réussir malgré tout à nous caresser mutuellement, appréciant la différence entre caresser et être caressé, en proie à un mélange de sensations à la fois agréables et désagréables. Tout en faisant l'amour, nous aurions levé les yeux et vu un oiseau sur sa branche, ou alors un rat des champs dans un fourré nous aurait regardés avec étonnement — peut-être choqué, amusé, indifférent ou effrayé — de sorte que nous aurions arrêté une minute ce que nous faisons pour nous écrier : « Il n'y a rien de terrifiant là-dedans, alors n'aie pas peur, nous ne voulions pas t'effrayer ! » C'était une agréable pensée. Mais je sentais bien que la mettre en pratique aurait été extrêmement difficile. Connaissant le caractère velléitaire de mes propres désirs, ça m'aurait légèrement angoissé d'assister à l'apparition puis à la soudaine disparition d'une scène pareille, mais je l'aurais oubliée ; et je me suis dit que si c'était possible, ce qui serait bien, c'est que ce soit lui qui fasse l'amour avec elle dans la forêt à ma place, comme ils l'avaient fait autrefois. Mais à ce moment même où il se rappelait avoir fait ainsi l'amour dans la forêt, il ne semblait plus du tout avoir envie de recommencer.

Nous n'avons rien dit pendant un moment. Il était clair, à voir nos expressions absorbées, que chacun de nous était accaparé par ses propres pensées. C'était comme si, à notre insu, des choses comme des feuilles flottant sur l'eau ou des nuages courant dans le ciel nous conduisaient à certaines pensées ou les interrompaient. Quand j'ai fermé les yeux un instant et imaginé les nuages à la dérive dans le ciel, j'ai senti le sommeil m'envahir. Elle aussi semblait avoir sommeil. Mes yeux se sont fermés malgré moi, et j'ai vu que les siens se fermaient aussi. Devant mes yeux, un insecte volant perdait ses forces et tombait sur le sol en gigotant. Lui faisait face au lac, et nous tournait le dos. Ses yeux étaient fermés comme s'il était endormi, mais il ne dormait pas.

Quand il s'est gratté la tête, comme il le faisait toujours, il n'a pas enlevé complètement son chapeau mais l'a soulevé légèrement, a glissé sa main dans l'interstice, s'est gratté, puis a enfin replacé le chapeau comme s'il ne s'était jamais gratté la tête. Mais comme si ce n'était pas suffisant, cette fois-ci, au moment où il avait soulevé le chapeau il a ramené ses cheveux en arrière, avec un air vaguement

mélancolique avant de remettre le chapeau. J'ai pensé à faire une promenade, mais c'était trop d'efforts de me lever, alors je me suis dit que je me lèverais si quelqu'un le faisait, et je suis resté là où j'étais. En fait, personne ne semblait sur le point de se lever, ou même d'en avoir l'intention.

Quand on est avec quelqu'un à un endroit précis, il arrive que l'atmosphère du lieu prenne le pas sur tout le reste, de sorte qu'on oublie l'existence des gens avec lesquels on se trouve ; il arrive aussi, à l'inverse, que les autres nous semblent plus présents et qu'alors le lieu s'estompe au point de ne même plus être un décor : à ce moment précis, le lieu et les personnes deviennent impossibles à distinguer. J'ai cédé à la somnolence en contemplant la forêt. Si j'avais tout à coup vu un faune — le haut du corps d'un homme, les pieds et les cornes d'un bouc — sortir de la forêt en titubant à moitié endormi, ou bien si une tribu de primitifs à moitié nus enveloppés de peaux de bête était accourue en chantant et en dansant, je n'aurais pas du tout trouvé ça bizarre. La forêt se dévoilait en permettant à ses branches d'être secouées juste un peu par le vent. Un peu hébété, j'ai regardé les arbres.

Soudain, il me vint à l'esprit qu'en général, les animaux ont une forme symétrique ou préfèrent la symétrie, alors que ce n'est pas le cas des plantes. Bien sûr, les plantes n'ignorent pas totalement la symétrie, mais elles en tiennent plus ou moins compte ; certaines d'entre elles semblent même ne pas pouvoir tolérer la symétrie. Je n'en connaissais pas la raison mais c'était comme si cela avait un rapport avec la liberté que les plantes peuvent se permettre, à la différence des animaux qui ont besoin de maintenir un équilibre parce qu'ils se déplacent continuellement. Je crois que la vigne en est la meilleure illustration. De surcroît, des plantes symétriques auraient probablement l'air anormal. Même si cette idée était insignifiante et venait certainement à l'esprit de beaucoup de gens, je me suis senti tout guilleret de l'avoir trouvée par moi-même, et j'ai pensé que c'était peut-être là le grand plaisir d'être un autodidacte. Tout en songeant à ça, j'ai observé les arbres alentour et les plantes grimpantes — on aurait dit de la maranta — qui s'enroulaient autour des troncs, mais mes pensées ne sont pas allées plus loin.

C'est à ce moment-là qu'il s'est levé brusquement, mais comme s'il avait oublié pourquoi il s'était levé ou comme s'il n'était pas sûr de ce à quoi il pensait, il a hésité un instant. Il a eu l'air d'être sur le point de se rasseoir. Pour une raison inconnue, je n'ai pas bougé, même si un peu plus tôt, je m'étais dit que je me lèverais quand quelqu'un le ferait. On aurait dit qu'à cet instant les raisons que j'avais eues de me lever s'étaient volatilisées. Il s'est dirigé vers les arbres en nous disant qu'il reviendrait après avoir fait une promenade dans la forêt. Je l'ai regardé durant quelques minutes marcher d'un pas chancelant.

Le sommeil a fini par m'envahir ; à travers mes paupières qui se fermaient, j'ai regardé ma main étendue à côté de moi avec l'impression qu'elle s'endormait en premier, et je me suis endormi avec la certitude que j'avais vu de façon incertaine des choses incertaines voleter avec une allure incertaine. Un instant après, j'ai senti que l'énergie dont j'aurais besoin pour me réveiller pourrait être tirée de mes mains : je les ai alors serrées et desserrées plusieurs fois, jusqu'à ce que je me réveille — c'était comme si elles se réveillaient en premier. Mais alors que ma main reposait là, j'ai eu l'impression qu'elle avait une existence séparée de moi, et l'étrange impression qu'elle pouvait marcher toute seule jusqu'au lac

et y faire un plongeon. Quand j'ai réalisé que ce n'était pas possible, je me suis souvenu du rêve que je venais de faire.

Dans ce rêve, je marchais quelque part quand un inconnu s'était approché de moi et en riant très fort avait soudain attrapé mon bras en le tordant ; je ne sais pas pourquoi j'ai pensé ça, mais j'ai estimé que je devais dire quelque chose qui puisse rendre son épaule à lui inutilisable — c'est en rendant son épaule inutilisable que je sentais que je pourrais savoir pourquoi il avait fait ce qu'il avait fait —, alors j'ai essayé de trouver quelque chose à lui dire qui puisse l'empêcher d'utiliser son épaule, mais je n'ai rien trouvé d'approprié. Curieusement, ce que l'homme venait de faire est devenu peu à peu naturel. Un peu plus tard, lorsqu'elle s'est réveillée, je lui ai raconté ce rêve. Nous aimions bien nous raconter nos rêves, et, même si nous savions que leur sens pouvait être analysé et que la démarche d'analyse pouvait être pleine de sens, le plus souvent nous savourions simplement ces rêves pour ce qu'ils étaient. Nous aimions sentir qu'ils nous ouvraient la porte d'un monde inconnu.

« J'ai fait un rêve, a-t-elle dit, mais je ne m'en souviens plus. Heureusement, ce n'était pas un cauchemar, je n'étais pas paralysée ». Elle souffrait régulièrement de paralysie du sommeil. Elle m'a raconté ensuite un rêve qu'elle avait fait le matin même. Elle était dans l'espace et portait les vêtements blancs d'une joueuse de tennis. Elle tenait une énorme raquette et renvoyait des planètes qui fonçaient sur elle à une vitesse effroyable, après qu'elles aient soudain diminué jusqu'à une taille adaptée à sa raquette ; elle les envoyait voler vers l'infini.

« Tiens, j'aurais dû apporter des ciseaux », ajouta-t-elle à mon intention. Elle voulait dire qu'elle aurait pu me faire une coupe de cheveux. Quand nous allions dans la forêt près de chez nous, elle emportait souvent ses ciseaux et me coupait les cheveux. Généralement, elle sabotait la coupe, alors je devais les faire recouper, mais nous aimions bien tous les deux qu'elle me coupe les cheveux : c'était devenu notre petit rituel que nous mettions en pratique dans la forêt.

Il est revenu de sa promenade. Au-delà de ses épaules, des nuages porteurs de pluie s'amoncelaient. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce qu'il avait fait dans la forêt, mais même s'il nous l'avait dit, nous n'aurions peut-être pas compris. Il avait coincé une petite pomme de pin sur le rebord de son chapeau. Par-dessus son épaule, des nuages d'orage qu'il semblait avoir ramenés avec lui jusqu'à nous se rapprochaient. Une fois le soleil dissimulé, en quelques secondes le ciel est devenu totalement noir, et, pendant un bref instant, deux ou trois rais de lumière intenses se sont reflétés sur le lac en profitant des intervalles entre les nuages, puis ont aussitôt disparu ; venant de très loin, la foudre est tombée et le bruit du tonnerre s'est fait entendre, étouffé mais de façon persistante. A mesure que le vent se levait, les arbres commençaient à frissonner, annonçant un déluge d'une ampleur inhabituelle. Comme si une scène fantasmagorique ou majestueuse était sur le point de se jouer sous nos yeux, nous avons anticipé l'arrivée de la tempête, et comme prévu, en un instant la pluie s'est mise à tomber à grosses gouttes. Au lieu de nous enfuir, pleins d'une anticipation exaltée, nous avons attendu sans bouger que se déroule jusqu'au bout le drame de la nature. Les corbeaux se sont envolés en croassant bruyamment ; d'une façon ou d'une autre, ils savaient que la pluie allait s'arrêter bientôt. Elle s'est

arrêtée en effet, et comme si rien ne s'était passé, en l'espace d'un instant, les nuages se sont dissipés, le ciel s'est éclairci et le soleil a brillé de nouveau. Ses rayons revenus, une fois achevé le drame de la nature qui nous abandonnait à un immense et indescriptible état de manque, nous avons dû nous reconforter un peu en n'essuyant pas les quelques gouttes de pluie qui étaient tombées sur nos visages. Nous avons regardé le ciel s'éclaircir progressivement. Peu après, un papillon a voleté et s'est posé sur une pomme que nous avions laissée à demi mangée pour en aspirer le jus. Aucun autre papillon n'est apparu et une fois repu, le nôtre s'est envolé au loin.

C'est alors qu'un homme est sorti de la forêt juste en face de nous. Il tenait une laisse à la main. Il ressemblait à l'homme qui un peu plus tôt avait crié quelque chose depuis le Rocher-Tortue. Il nous a demandé si nous avions vu un gros chien noir. Il a écarté ses bras pour nous montrer à quel point le chien était gros, mais sur la base de cet écartement, il n'avait pas l'air si gros que ça. Il disait que le chien n'avait nulle part où aller, mais qu'il n'arrivait à le trouver nulle part. Nous étions sur ce qui ressemblait à une petite île, une colline entourée d'une forêt, au centre de laquelle se trouvait le Rocher-Tortue ; l'île était reliée à la terre par un pont suspendu, donc si le chien ne s'était pas échappé à la nage pour aller quelque part, c'est sûrement qu'il avait emprunté le pont.

« Alors le chien s'est complètement volatilisé, ai-je dit.

– Ou il s'est évaporé, a-t-elle dit.

– Ou il s'est enfoncé dans le sol », a dit son cousin.

L'homme nous a lancé un regard furieux comme si nous nous moquions de lui. Mais l'atmosphère était telle qu'il nous semblait naturel de faire de cet homme innocent, simplement à la recherche de son chien, la cible de notre plaisanterie. Il tenait fermement la laisse entre ses mains, comme si ça allait faire revenir son chien. Rien que pour ça, je me suis dit que se moquer de lui était justifié.

« Vous êtes bien sûr que c'est un chien que vous cherchez ? » a dit le cousin.

L'homme nous a regardés avec un air plein de rage.

« Tout à l'heure, j'ai entendu quelque chose qui ressemblait à un aboiement, a-t-elle dit.

– J'ai vu un chien qui ressemblait à un cocker anglais sauter dans l'eau, mais c'était il y a un bon moment, et ce chien avait vraiment de longues oreilles, il était mignon ; et puis, il n'a pas sauté dans le lac, mais dans la rivière. De quelle race il était, celui que vous avez perdu ? » ai-je demandé.

Ce n'était pas méchant, mais l'homme avait l'air furieux. Il n'a pas ouvert la bouche et a essayé d'avoir l'air soupçonneux, comme si nous étions d'une manière ou d'une autre liés à la disparition du chien ou que nous l'avions caché, mais il n'était guère convaincant. Enfin, jouant les offensés, il nous a fixés un long moment, a considéré le lac comme si nous avions conspiré avec lui, puis a rebroussé chemin vers la forêt d'où il avait émergé et a disparu.

« Je crois que j'ai vu un chien noir avec quelque chose dans la gueule, a dit le cousin.

– Je crois qu'il avait un oiseau dans la gueule, a-t-elle dit.

– J'ai vu un énorme chien avec une grosse carpe dans la gueule », ai-je dit.

Au moment où j'ai dit ça, j'ai pensé soudain à la carpe qui vivait dans le bassin à lotus du temple à côté de notre maison. Elle était vieille pour une carpe et s'approchait parfois des gens. A voir sa tête, elle semblait tout comprendre — même s'il n'y avait aucun moyen de savoir ce qu'elle comprenait — et elle regardait les gens avec innocence, la bouche tantôt ouverte tantôt fermée, comme si elle était sur le point de dire quelque chose. Dans ces cas-là, je la regardais comme si je savais ce qu'elle essayait de dire. Je me suis d'ailleurs dit qu'en rentrant à la maison, je pourrais raconter notre sortie à la carpe.

Bientôt nous avons revu l'homme : debout sur le Rocher-Tortue, il était tourné dans notre direction et hurlait quelque chose. Nous n'entendions nulle part un chien aboyer. L'instant d'après, l'homme disparaissait. Notre conversation a glissé d'un passé lointain à un passé quelque peu plus récent.

« J'ai eu l'idée de faire un potager », a-t-elle dit. Si elle s'y mettait vraiment, elle l'empêcherait, lui, de voler des choses dans les jardins des autres. Mieux encore, il pourrait cueillir ou arracher autant de légumes qu'il voudrait.

« Mais qui prendrait soin du jardin ? Si on ne veut pas qu'il soit envahi de mauvaises herbes, il faut bien que quelqu'un s'en occupe. » Aucun de nous n'était capable d'entretenir un potager. En fin de compte, ce sont les insectes qui l'entretiendraient. Pas besoin d'y réfléchir longtemps, il était évident que ça ne valait même pas la peine de se pencher sur la question du potager.

« Je ne sais pas quoi faire de la boîte tibétaine que j'ai achetée il y a quelques années », a-t-il dit. Il l'avait achetée chez un antiquaire. Cette boîte, dont le vendeur avait affirmé qu'elle avait plusieurs centaines d'années, était extrêmement vieille, mais très belle. Pendant un certain temps, le problème avait été l'odeur infecte qui s'en dégageait. Pendant des centaines d'années, cet objet qui venait sans doute d'un temple tibétain avait absorbé des effluves d'encens et d'odeurs diverses : peu importait le nombre de nettoyages qu'elle avait subis, elle continuait d'empester. Il croyait que cette boîte avait l'odeur d'un cercueil ou d'une tombe parce qu'elle avait un jour renfermé le cadavre d'un nourrisson.

Cette boîte semblait contenir d'innombrables souvenirs, et une fois ouverte, on avait comme l'impression qu'elle faisait entendre la mélodie de moines tibétains. « Quoi qu'il en soit, dit-il, grâce à l'odeur, j'ai parfois l'impression d'être au Tibet ».

Nous nous sommes assis un moment sans rien dire. C'était comme s'il était temps de se retirer. La bouteille de vin était presque vide, et les bords des tranches de pomme s'étaient teintés de brun.

« Mon problème, c'est que j'aime bien trop les coquelicots ! », s'est-elle soudain exclamée.

Chez nous, il y avait des coquelicots dans un vase bleu ciel qu'elle aimait particulièrement, et elle perdait toute notion du temps quand elle les contemplait. Dans un jardin public, elle avait coupé des fleurs de ces pavots qui ne contiennent pas d'opium. Un panneau disait bien de ne pas les couper, mais elle n'avait pas pu résister, alors elle en avait cueilli et les avait ramenées à la maison. J'avais trouvé que c'était une bonne chose à faire.

Nous comprenions ce qu'elle voulait dire quand elle disait : « Mon problème, c'est que j'aime bien trop les coquelicots », et c'était quelque chose que nous seuls pouvions comprendre. Ça signifiait

qu'aimer bien trop les coquelicots était un problème, et que c'était un problème qui n'était pas un problème du tout, surtout comparé à tous les autres problèmes que nous avions. A ce moment-là, plus que tout le reste, elle exprimait l'ennui qu'elle ressentait.

« Il y a une source chaude sur notre chemin. On pourrait peut-être s'y arrêter ? a-t-il dit.

– On décidera en cours de route ! » a-t-elle dit.

Et comme s'ils s'étaient mobilisés dans un but précis, des corbeaux ont volé jusqu'au lac et ont marché nerveusement autour en poussant des croassements exagérés.

« J'ai l'impression que je peux comprendre ce qu'ils disent, a-t-il dit.

– Et que disent-ils ? a-t-elle demandé.

– Ils nous demandent de partir. »

Il y avait dans ces cris quelque chose de précis qui embrouillait l'esprit ; ce n'était pas comme si ce je-ne-sais-quoi s'y trouvait vraiment, mais ce bruit vous faisait imaginer que c'était bien là. Dès qu'il leur a jeté la pomme à présent toute noircie, les corbeaux sont venus la picorer en se querellant. Puis ils nous ont regardés comme ils voulaient encore à manger. Il leur a jeté ensuite la peau d'une pomme. Après l'avoir dévorée, les corbeaux en attendaient encore, mais il n'avait plus rien à leur donner. Ils ont pourtant continué d'attendre, et nous avons continué à les faire attendre. Ils avaient l'air d'attendre patiemment quelque chose, sans savoir ce que ce que ça pouvait être.

Il a dit: « Quelqu'un m'a raconté l'histoire que voici : il pique-niquait près d'un lac avec sa famille quand des corbeaux les ont encerclés pendant leur repas. Ils ont dû donner aux corbeaux des sushis avec de la moutarde ; le goût piquant les a rendus si furieux qu'ils ont attaqué les gens qui ont dû finalement abandonner leur pique-nique et rentrer chez eux. Ils auraient pu se battre avec les corbeaux, mais ils étaient moins nombreux qu'eux et ils auraient été facilement battus par ces êtres pleins d'arrogance ».

– C'est dommage que nous n'ayons pas apporté de la nourriture que les corbeaux détestent, ai-je dit.

– Comme ça, après la leur avoir donnée, même si nous avons été chassés par les corbeaux, nous aurions au moins bien ri sur le chemin du retour ! » a-t-elle dit.

Les corbeaux se sont envolés. Nous nous sommes assis les uns à côté des autres, pour regarder le soir tomber sur le lac. A cette heure de la journée, les oiseaux ne chantaient plus. Peut-être se reposaient-ils un peu ou étaient-ils partis chanter ailleurs. Le lac et ses alentours étaient tranquilles, comme si c'était là un des moments de la journée que le lac lui-même préférait.

Tout à coup, il s'est levé, est allé au bord du lac, a enlevé son chapeau et l'a tenu un moment à la main, comme s'il s'apprêtait à le jeter dedans. J'ai pensé que ça serait bien si, une fois le chapeau jeté à l'eau, la pomme de pin qui l'ornait pouvait après notre départ à flotter sur la nuit noire du lac. Peut-être que ce soir, revenu chez nous, je pourrais m'endormir avec cette image. Tout au fond de moi, j'ai espéré qu'il jette le chapeau dans le lac, sans pour autant dire quoi que ce soit. Pour une quelconque raison, il m'a semblé qu'il fallait laisser le hasard en décider. Mais finalement, comme si ses cheveux

avaient besoin d'être arrangés, il les a peignés avec ses doigts et après les avoir bien lissés, il a replacé le chapeau sur sa tête. Enfin, il s'est tourné vers nous et a fait un grand sourire, comme si quelque chose de merveilleux venait de se produire.

« Peut-être que le chien a pagayé sur le lac et qu'il a maintenant atteint l'autre rive, a-t-il dit.

– Ou peut-être qu'il est toujours en train de le traverser ? » a-t-elle dit.

Nous avons regardé le lac tous les trois. Il était maintenant si sombre qu'on ne pouvait pas le distinguer des montagnes qui l'entouraient, et, même si à cet instant un chien avait pagayé, personne n'aurait pu le voir. C'est à ce moment-là qu'il a enlevé la pomme de pin de son chapeau et qu'il l'a jetée à l'eau. La pomme a fait un petit bruit en tombant et a flotté, point indistinct. Peu après, un poisson a sauté hors de l'eau et a replongé. Tout s'est tu. Nous nous sommes assis et nous avons regardé jusqu'à ce que la pomme de pin ne fasse plus qu'un avec l'obscurité grandissante.